

Prise de Berne par les français en 1798

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **SourceText**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **1 (1893)**

Heft 12

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

velles recherches pourraient peut-être élucider cette question, mais qu'il nous suffise de donner aujourd'hui ces quelques détails sur un des beaux travaux de l'art religieux exécutés dans notre pays.

MAX DE DIESBACH.

PRISE DE BERNE PAR LES FRANÇAIS EN 1798 ¹

Cette lettre contient le récit authentique fait par un témoin oculaire d'un des événements les plus importants de l'histoire suisse. L'auteur de la lettre est un Vaudois, le pasteur **Louis-Auguste Curtat**. Louis Curtat, après avoir fait ses études à Lausanne et rempli à l'étranger les fonctions de précepteur, fut appelé à Berne en qualité de pasteur français. Dans la suite, Louis Curtat fut pasteur à Lausanne et Doyen du corps pastoral de cette ville.

Berne, 13^e mars 1798.

Ma chère sœur,

Dans ma lettre d'aujourd'hui 15 jours, que tu n'as pas reçue, je t'avais expliqué à quoi en étaient les choses dans cette ville et puisque tu désires un récit détaillé des derniers événements je le reprendrai depuis là ; je te dirai les choses telles que je les ai vues avec un esprit réfléchi et les faits que j'ay pu apprendre.

L'ancien gouvernement marchait toujours selon son système de tout abandonner, comme je te l'ay marqué depuis deux mois et s'approchait, de saut en saut, vers son dernier terme. Les notes du Ministre de la République française semblaient lui avoir rendu quelque vivacité, mais ce n'a été que l'affaire d'un jour ; il prenait plaisir à s'alanguir et à se couler à fond, comme les mourants qui ne pouvant se tenir fermes au chevet s'abandonnent et coulent involontai-

¹ Ce document nous a été obligeamment communiqué par M. Jules Curtat, à Lausanne, arrière-petit-fils du doyen.

rement au pied du lit. Enfin n'en pouvant plus vendredi soir 2 mars, il a expiré, ou plutôt il s'est tué, en se jettant tout-à-fait à bas, précisément lorsque les Français faisaient leurs attaques, prenaient Fribourg et Soleure et marchaient contre Berne. A ces deux corps du 200 et du Sénat a succédé un Gouvernement provisoire composé des membres de l'ancien gouvernement et des députés des Communes qu'on y avait joint. Voilà ce qui concerne la chute de l'ordre politique; elle s'est faite tout doucement et sans qu'on l'ait aperçue. Mais comment entreprendrai-je de te dépeindre la chute du reste et les opérations de la guerre? Un voile mystérieux en couvre la partie la plus essentielle et les ressorts qui ne seront découverts qu'au jugement dernier — il faut donc s'en tenir aux faits.

Par un effet de circonstances qu'il serait trop long à développer, l'esprit Aristocratique ne se trouverait pas moins chez les membres de l'ancien Gouvernement que dans la petite Bourgeoisie; accoutumée à vivre d'espérances et de prétentions, elle voyait dans la ruine des grands un moyen de devenir maîtresse; c'est pourquoi tout en paraissant zélée pour la liberté et pour l'égalité elle était encore plus zélée pour s'opposer aux Français, sentant bien que si elle pouvait parvenir à jeter bas les familles régnautes et à repousser les Français, elle resterait au timon et dominerait les habitans de la Ville et le reste du Canton. Grâce à Dieu! cela n'a point joué, faute de tête et d'accord et ce règne monstrueux de la petite bourgeoisie Aristocratique de Berne n'a duré que comme le brouillard du matin.

Dès le samedi matin l'on a vu ce que c'est qu'un Etat sans tête, quand l'ennemi est à la porte. Les troupes étaient désorganisées; elles quittaient par bataillons entiers les portes de Guminen, de Neueneck, d'Arberg, etc. On persuadait aux paysans qui les composaient, qu'ils étaient trahis par leurs officiers, que l'ancien Gouvernement les avait vendus à la France. Le Gouvernement provisoire résolu de se défendre, ou plutôt forcé à le faire par les clameurs des Bourgeois et des paysans, s'y emploie d'une manière aussi absurde que tumultueuse; — on met des tonneaux de vin au coin des rues, on porte des tas de pain et de fromage pour distribuer à tous ces soldats allant et revenant par centaines et par milliers dans la ville, — et l'on disait: *A présent les affaires vont bien, à présent l'on repousse les*

Français sur tous les points ; manger et boire est toute la tactique dont on se sert. Pour moi qui depuis 8 ou 9 ans ne me nourris que de l'histoire des gouvernements et de leurs révolutions, je me promenais par la ville, sans mot dire, et considérant en silence cette multitude de soldats errants çà et là comme des brebis sans pasteur, les Bourgeois et les habitans s'armant au hasard, l'arsenal ouvert, où chacun prenait des armes, sans chef, sans ordre, sans plan ; entendant dans les groupes les opinions divergentes d'un chacun, je ne pouvais m'empêcher de crier en mon cœur : *Je vois la chute d'une République* ; et oubliant complètement ma personne et ma famille qui pouvaient être écrasées sous ses débris, je trouvais quelque beauté dans cet effroyable spectacle de ruine, comme on en trouve à la vue d'un vaisseau dévoré par les flammes.

Le samedi soir j'ay commencé à jeter les yeux sur ma petite famille, persuadé que les Français entreraient malgré les grandes espérances de la Bourgeoisie, qui voulait faire brûler la ville plutôt que de se rendre et de perdre l'espoir de dominer ; considérant la fausseté des mêmes et la désorganisation de tout l'Etat, j'ay eû pour la première fois un moment de crainte, non pas pour moi, il y a longtemps que j'ay travaillé à sacrifier à Dieu ma fortune et ma vie — mais je n'ai encore pû me faire à voir ma femme et mes petits enfants passés au fil de l'épée avec moi — je pensais donc à les emmener dans un hameau secret que je connais et que j'ay découvert dans mes promenades ; je voulais y voir ma couvée chez un paysan qui me vend du bois depuis 2 ou 3 ans — puis ayant réfléchi que Dieu pouvait nous y prendre là comme ici, je fis rentrer le petit char de mes enfants et me soumis aux ordres de la Providence ; ce qui nous a sauvés, car peut-être aucun de ces êtres si chers ne serait plus aujourd'huy, ni moi non plus, comme la suite te l'expliquera.

Pendant ce désordre intérieur, le danger extérieur avançait. Jeudi 1 mars les Français commencent l'attaque du côté de Soleure contre une compagnie de chasseurs qui se trouvait dans un fonds, entre 3 batteries françaises — il en est revenu le vendredi 2 mars une quarantaine d'hommes à Berne qui criaient tous qu'on les avait trahis et vendus : quand ils ont voulu se retirer sous le canon de Soleure, il leur a tiré dessus, et les Français y sont entrés peu après.

Comme on crie beaucoup à la trahison, et qu'on ne sçait que croire, je te dirai simplement ce qui est attesté. Dès que les troupes de l'Argau entendirent l'attaque elles voulurent y courir, mais le colonel de Büren de Lausanne avait ses ordres pour se replier aussitôt, et ayant deffendu à ses troupes de tirer, il revint à Berne le vendredi et les bataillons erraient dans la ville ; du côté d'Arberg les Vaudois émigrés commandés par de Rovéréaz ayant été attaqués se sont deffendus avec un courage héroïque — 700 hommes en repoussent 3000 ; — leurs armes étant échauffées, les Zurichois vont les soutenir et les aident à repousser l'ennemi ; ils demandent du renfort aux troupes bernoises, qui les laissent encore par ordre supérieur, et reviennent en ville. Pour finir ce qui concerne ces Vaudois, tous les partis sont d'accord à les exalter et hier j'ay appris que les Français sensibles à leur bravoure leur ont accordé une capitulation honorable et renvoyé chez eux, — car ils ne voulaient pas se rendre quoique Berne eût capitulé.

Le dimanche 4 mars, les Français attaquent nos troupes du côté de Büren et du côté de Soleure. A Diesbach près de Büren était le bataillon de Zoug avec une division de canonniers volontaires de Berne ; dès qu'ils entendent l'attaque, ils veulent voler au secours de leurs frères ; — les Zougois se mettent à genoux ; le colonelles arrête et leur dit qu'il vient de recevoir l'ordre de se replier à Schüpfen, village à 2 lieues de Berne.

La troupe s'y oppose et décide à l'unanimité d'aller en avant, le colonel les conjure de ne pas l'exposer en violant l'ordre qu'il leur déclare, et les fait rétrograder à Schüpfen, la rage au cœur. Là ils trouvent 7 autres bataillons qui avaient reçu le même ordre et on leur dit qu'ils doivent repartir sur le champ pour Berne et retourner chez eux. Ainsi ces 5000 hommes se sont trouvés errant le long du bois de Leigny à 3 heures du matin le lundy, pendant qu'ils pouvaient secourir leurs frères attaqués du côté de Soleure et ils n'ont point été au feu.

Du côté de Soleure les troupes abandonnées à elles-mêmes se sont deffendues en retraite jusqu'au Grauholtz, ce bois où nous avons si froid avec nos petits en allant à Outzen-dorff ; on s'est battu jusqu'au dessus du chemin neuf près des portes de la ville — je voyais nos troupes le lundy matin, depuis le Grab, placées en file sur la hauteur à droite

et tombant comme des mouches sous les décharges de l'artillerie. Dès qu'on entendit les coups de canon s'approcher, on sonna toutes les cloches de la ville, et battit l'alarme ; — la consternation était au comble en voyant la Bourgeoisie faire placer les pompes et ordonner des cuves d'eau dans tous les quartiers, en un mot vouloir tout faire périr ; je rassemblai tout mon monde dans ma chambre, avec Madame la veuve Monnard, ses deux filles et son fils que j'avais fait venir chez moi le samedi soir, pour les tirer d'un quartier isolé et pour les rassurer ; — pour moi j'allais et venais pour sçavoir à quoi en étaient les choses, et je calculais l'approche du moment où nous allions être mis à feu et à sang, lorsqu'on m'a dit qu'on allait capituler ; on arbora un drapeau blanc sur la tour de la Cathédrale ; tout le monde en met à ses fenêtres et s'enferme. Il était entre 10 et 11 heures du matin.

Avant de te raconter la suite j'en reviens aux bruits de trahison et à leurs effets funestes. Tout le monde assure qu'un très grand nombre de nos cartouches et gargousses étaient pleines de sable, de son, de sciure et mille gens disent l'avoir vû. Je ne nie ni n'affirme je te dis ce qu'on atteste ; cela joint aux ordres perpétuels de retraite donnés aux troupes et à la fuite de plusieurs chefs, a persuadé aux soldats de la campagne qu'ils étaient vendus par leurs officiers. Dimanche matin la plupart des troupes de Gümminen reçurent d'on ne sçait qui l'ordre de se retirer chez elles ; — elles revinrent en désordre à Berne, se nommèrent d'autres officiers et s'en retournèrent au combat ; — mais arrivées vers le grand Tilleul, elles massacraient le vieux colonel Rihiner, Bailly de Morges, qui criait en mourant : *Mais mon Dieu je suis je suis innocent*, et le colonel Stettler de Bipp, tué à la place de celui de Gottstatt. Le lundy, dans le Grauholz du côté de Soleure, nos troupes ont haché en pièce le général Derlach. Tous nos paysans soldats, tous ceux qui sont restés dans les villages, les femmes, les enfants, persuadés que les seigneurs de Berne les avaient vendus à la France arrêtaient tous les Bernois et Bernoises pour les massacrer ; — plusieurs ont été fort maltraités. M. de Goumœns a été assassiné par ses troupes ; à 6 lieues à la ronde ces paysans furieux voulaient tout exterminer ensorte que c'est un bonheur pour la ville d'y avoir garnison française — Tu vois que j'ay encore été bien dirigé par la

Providence de ne pas mener ma famille là où je voulais — les paysans l'auraient tuée. Le Sénateur Herbert, voyant l'acharnement des paysans, et ayant été insulté, rentre chez lui et se brûle la cervelle; — on l'a porté à l'île et enterré comme les autres pauvres dans une caisse de sapin portée sur une civière par deux hommes.

La capitulation consiste à remettre aux Français tout l'Etat, c'est à dire toutes les propriétés publiques et sa puissance — trésor, caisse, arsenal provisions etc. et de conserver seulement les personnes et propriétés individuelles.

Les troupes françaises entrées en ville ont été logées gratis chez les Bourgeois et j'en ay eu ma bonne part à qui j'ay fourni avec plaisir tout ce qui pouvait leur en faire. Le 1^{er} jour quelques soldats ont pris des montres et de l'argent — mais l'ordre a été sur le champ rétabli. Les troupes logées hors de ville au bivouac ont fait plus de mal; pendant la nuit toutes les campagnes tant des citadins que des paysans à une lieue à la ronde ont été dévastées.

Notre Église et celle du St-Esprit sont aujourd'huy des cazernes, et nous prêchons le dimanche à 11 heures dans la Cathédrale où M. Réal a fonctionné avant hier pour la 1^{re} fois. — Mon cœur est aussi tranquille et soumis qu'il puisse l'être; — j'ay été fidèle au gouvernement existant de ma patrie je le serai au nouvel ordre de choses et contribuerai à le soutenir de toutes mes forces — j'obéirai aux lois, je respecterai la constitution et les autorités qui seront établies....

PETITE CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Nous trouvons dans le premier volume de l'*Histoire générale*, publiée sous la direction de MM. Lavissee et Rambaud, une phrase qui fera sourciller les Suisses romands. Il y est dit que Conrad II, qui succédait à Rodolphe III de Bourgogne, fut, en 1033, *sacré au monastère de Peterlingen, près de Soleure*. Ceci n'est pas, à proprement parler, une erreur; Conrad fut, en effet, couronné à Payerne, et Payerne se dit en allemand Peterlingen; c'est donc comme si l'on disait « les rois d'Allemagne étaient couronnés à Aachen », ou « le duc de Savoie vint assiéger